

Isabelle Clair, Sociologie du genre

Martin-Mombert, Olivier

1 Sous la direction de François de Singly, Isabelle Clair, sociologue chargée de recherche au sein de l'équipe CNRS « Genre Travail Mobilités », réussit à proposer bien plus qu'une simple mise à plat des travaux disponibles. Cette *Sociologie du genre* est en fait une mise en perspective hiérarchisée où la contribution spécifique des différentes traditions d'étude est toujours contextualisée avec précision, au plus grand bénéfice du lecteur, qu'il veuille simplement découvrir ce que nous savons sur ce thème ou qu'il recherche une cartographie renforcée et minutieuse montrant les lignes de fracture, les aménagements, les questions aujourd'hui toujours ouvertes. Particulièrement soucieuse de ne jamais sous-estimer les ruptures dans le traitement d'une question sensible qui est, on le sait, l'objet récurrent de polémiques plus ou moins informées dépassant le seul champ scientifique, Isabelle Clair signale, chaque fois que nécessaire, la portée et les enjeux, méthodologiques comme politiques, des travaux qu'elles évoquent.

2 On trouvera tout d'abord des précisions sur l'histoire et la constitution progressive du thème. Isabelle Clair rappelle ainsi, à plusieurs reprises, la contribution première et essentielle de l'anthropologie. Elle évoque aussi bien Maurice Godelier dans *La Production des grands hommes* que les investigations de l'Italienne Paola Tabet sur la prostitution, en soulignant : « Le fait que Paola Tabet soit anthropologue n'est pas anodin » (p. 39).

3 Elle tient également à dénoncer des réductions aussi fréquentes que contestables : le genre n'est pas qu'une « affaire de femmes » et, sans détour, elle ajoute : « le concept est aussi valable pour comprendre la vie des secrétaires que celle des chasseurs alpins » (p. 9). Par ailleurs, le genre ne concerne pas que l'intime ou le privatif, comme on l'entend parfois, car il renvoie à la question du pouvoir, des hiérarchies, des classifications et des identités dans les entreprises, les écoles, les partis politiques, au sein des familles, dans les espaces publics. Isabelle Clair montre ainsi comment, au fil de travaux très différents et pas toujours cumulatifs, la question qui court reste celle du repérage des rapports de pouvoir à l'œuvre dans la production de ces normes et de ces injonctions qui font et défont les identités.

4 Elle souligne par ailleurs, à plusieurs reprises, dans différents chapitres, la portée méthodologique et épistémologique des enquêtes consacrées au genre en distinguant deux thèmes - le travail et la sexualité, puis en examinant leur articulation. Plus largement, elle montre en quoi les investigations sur le genre bousculent bien des catégories et des évidences à partir desquelles le champ de la sociologie a été constitué.

5 Sont par ailleurs examinés en détail les changements d'orientation dans des enquêtes qui, en France, sont passées de l'évaluation du risque sanitaire à l'analyse de la norme hétérosexuelle, affrontant à chaque fois une certaine orthodoxie, qu'elle soit médicale ou psychologique. Les différences très nettes entre *L'analyse des Comportements Sexuels* de 1993 et l'enquête *Contexte de la Sexualité en France* de 2005 s'expliquent par une réorientation majeure des perspectives d'analyse : dans la deuxième enquête, les rapports de pouvoir entre hommes et femmes en viennent à occuper une place cruciale dont ils ne bénéficiaient pas dans la première. Et Isabelle Clair de préciser : « En enquêtant sur les pratiques sexuelles, ce sont des manifestations de la domination masculine ou des rapports sociaux de sexe qui sont observées. Un glissement théorique s'opère lorsque l'étude de la sexualité sort de la question

du risque sanitaire et de la question des pratiques sexuelles, donnant lieu à des enquêtes sur les effets de la norme hétérosexuelle » (p.42).

6Au fil de ces 128 pages à la typographie serrée, on retrouve la même ambition : bien rendre compte des nuances, des ruptures. C'est notamment le cas dans le traitement minutieux des critiques adressées aux approches féministes, les polémiques suscitées par l'approche Queer et les discussions de ce que l'on pourrait appeler le « modèle Butler-Rubin », diffusé en France par Didier Eribon, Marie Hélène Bourcier et Eric Fassin.

7En 1975, Gayle Rubin publie un texte devenu célèbre « Le marché aux femmes. " Economie politique " du sexe et système de sexe/genre » où, à partir de Freud et Lévi-Strauss, elle développe la distinction entre sexe et genre. Le genre est une division des sexes socialement imposée qui fonctionne par l'élimination et la répression, chez les hommes, de la version « locale » des traits féminins ; chez les femmes, de la définition « locale » des traits masculins. Mais là où Rubin demande à ce que les recherches sur la sexualité restent en dehors du genre, Judith Butler réaffirme le rôle central de la sexualité dans la construction du genre, incitant à travailler les concepts de « matrice hétérosexuelle », d' « hégémonie hétérosexuelle » et d' « jonction à l'hétérosexualité » qui caractérisent l'idéologie Straight.

8Plus fondamentalement, c'est à l'identité conçue comme expérience(s) - et non comme « substance », que conduisent ces travaux. D'après Butler, les féminismes des années 1970-1980, malgré leur contribution essentielle, participent incidemment à la reproduction du système normatif en place, simplement parce que leur argumentation reste fondée le plus souvent sur le postulat d'une stricte séparation entre deux sexes, leur toujours-déjà-su, un jamais-vraiment-pensé. Si Butler ne nie pas l'existence de certaines différences biologiques, elle se demande en revanche à quelles conditions certaines différences morphologiques sont codées pour devenir discriminantes. Ce faisant, Butler conçoit les identités de genre non comme des substances intangibles qui préexisteraient à l'expérience mais plutôt comme le résultat de pratiques répétées mettant en scène les normes. Comme l'écrit Butler en 1990, dans *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, « il n'y a pas d'identité de genre cachée derrière les expressions du genre : cette identité est constituée sur un mode performatif ». À partir de Beauvoir, Butler écrit à propos du genre : « c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte » (*Défaire le genre*, 1999).

9Isabelle Clair a enfin le souci de préciser le contenu exact de plusieurs notions essentielles, comme celle d'« agency » (pp.48-49). Très utilisée, y compris dans des travaux n'ayant pas la sexualité comme objet d'étude, elle a été longtemps traduite par « puissance d'agir ». Elle est, en fait, mieux rendue par le terme « fierté ». À la suite de Butler et de Michel Foucault, Isabelle Clair rappelle en effet ce que le pouvoir a de spécifique par rapport à la simple domination : le rapport de pouvoir est complexe parce qu'il fait exister en même temps qu'il soumet ; il vous détruit et vous crée dans le même temps. La répression et la production de la personne se font ainsi dans un seul mouvement, celui de l'assujettissement. Voilà pourquoi il est toujours coûteux et difficile de s'extirper du pouvoir qui vous fait advenir.

10La seule issue est alors de s'appuyer sur la façon dont ce pouvoir vous produit, afin de le subvertir en détournant et retournant ses mots, ses gestes. C'est ainsi que doit être bien comprise l'agency : c'est le reversement de l'assujettissement, ce qui permet d'échapper à la condition d'assujetti. On vous insulte en vous traitant de « queer » ou de « pute » ? Vous en

faites un étendard et vous le revendiquez, en prenant en charge sa définition qui seule vous revient désormais. Vous ne serez plus assujetti. Il est là aussi l'autre sens du coming out.

11 Sont ainsi mis à jour des processus de mobilisation, à la fois politiques et rhétoriques, qui dépassent largement la seule question des orientations sexuelles pourtant à l'origine, il ne faut pas l'oublier, de ce renouvellement de l'analyse des ressources pour l'action collective. Ce qui, au passage, fait des travaux sur le genre un objet d'intérêt pour les sciences politiques, simplement parce que les chantiers qu'ils ont ouverts actualisent l'approche du pouvoir. Les travaux sur le genre ont, en ce sens, une portée politique éminente.

12 Pourtant, dans les recherches aujourd'hui disponibles, plusieurs angles morts sont à signaler : les phénomènes de pouvoir à l'intérieur des classes de genre (ce que les femmes font aux femmes ; ce que les hommes font aux hommes) sont souvent mésestimés alors qu'ils constituent pourtant un complément indispensable à l'analyse de la reproduction des hiérarchies, notamment dans les sphères familiales mais aussi professionnelles. Les résistances et les oppositions aux études de genre devraient également être l'objet d'un intérêt plus soutenu. Pourquoi provoquent-elles des réactions adverses aussi passionnées ? Comment expliquer qu'elles suscitent autant d'inquiétude, de caricatures, d'acharnement et de répression ? On signalera à ce propos, une livraison récente de la revue *Travail, genre et sociétés* (27/2012, pp. 29-107) consacrée aux études de genre dans le champ religieux.

13 On l'aura compris, la synthèse méticuleuse et très maîtrisée d'Isabelle Clair nous a convaincu. Il y a là une vraie capacité à rendre compte de la variété des approches, prouvant combien un tel travail peut avoir de la saveur et du goût, simplement parce qu'il ne sous-estime jamais ni les ruptures ni les oppositions. Au final, c'est bien une belle synthèse sur « les » sociologies du genre que l'on aura lue.